

Le voyageur français du XIX^{ème} siècle face à la ferveur religieuse du peuple majorquin

Isabelle Bes Hoghton

Universitat de les Illes Balears

Isabelle.bes@uib.es

Résumé

Dans sa recherche inassouvie de l'altérité dans toute sa différence, la religion à Majorque, son appréhension et ses manifestations, allaient combler le voyageur dix-neuviémiste, en lui offrant un tableau diamétralement opposé à sa réalité quotidienne. Les processions et les fêtes religieuses le régalerent de débauches de couleur locale, de pléthores de scènes pittoresques et exotiques. Cette société majorquine si soumise à l'Église ne le laissa point indifférent. Parfois louée mais surtout critiquée et ridiculisée, la ferveur chrétienne de ce peuple d'un autre temps fut exagérée et décrite sous son appareil le plus farouche et le plus tragique.

Mots-clé

Littérature de voyage, religion, Majorque, XIX^{ème} siècle

Palma est encore aujourd'hui l'Espagne au moyen-âge, rien n'y manque, ni les combats de taureaux, ni les sérénades ; ce sont toujours des milliers de moines à la haute stature, la tête couronnée d'une étroite bande de cheveux, comme les portraits de Velasques [sic] et de Ribeira, avec leur grande robe dont les plis s'accusent à grands effets d'ombre et de lumière, se mêlant à cette belle population dont la physionomie tend à la fois de la sévérité ibérienne et de la mollesse orientale (Dubuisson, Palma, 1841)

Dans cette recherche inassouvie de l'altérité dans toute sa différence, la religion, son appréhension et ses manifestations allaient combler le voyageur, en lui offrant un tableau diamétralement opposé à sa réalité quotidienne et en lui apportant ce « faible parfum »¹ d'un monde moyenâgeux empreint de dévotion chrétienne.

Si la France dix-neuviémiste avait perdu l'Église avec la Révolution et nombre de ses influences, qui lui furent impossible de regagner, le socialisme gagnant peu à peu le peuple, l'Espagne, au contraire, était encore dans un système ancien-régime avec une Église omnipotente. Au cours du XIX^{ème} siècle, la France allait devenir de moins en moins catholique alors que l'Espagne le restait encore profondément. « Le travail industriel, l'usine et la manufacture, la ville ont eu sur la fidélité religieuse des populations urbaines des effets négatifs » (Rémond, 1974 : 203). L'Empire avait proclamé un Etat laïque. Et même si la Restauration et la Monarchie de Juillet, qui vit apparaître un mouvement de socialistes chrétiens, avaient entrepris une re-christianisation pour atténuer les ravages révolutionnaires, elle ne fut que bien faible. La

¹ Comme l'écrivait George Sand, à travers l'artiste dans dialogue du « couvent de l'inquisition » : « Il est encore parmi nous des âmes religieuses envers le passé, et des imaginations ardentes frappées de la poésie du moyen âge. Tout ce qui peut nous en apporter un faible parfum, nous le cherchons, nous le vénérons, nous l'adorons presque. » (Sand, 1971 : 1094)

fin du siècle avec les républicains en termina complètement avec la faible emprise de l'Eglise sur le peuple en laïcisant l'Etat, l'école primaire et son personnel (1886).

À Majorque, le mouvement catholique allait répondre au mouvement ouvrier, socialiste et républicain, et tout au long du XIX^{ème} siècle, l'Eglise majorquine allait se caractériser par son attitude réactionnaire (Santana i Morro, 2008 : 224)². L'Eglise continua à exercer un fort contrôle sur les mœurs et s'évertua à combattre le libéralisme en adoptant, vers la fin du siècle, toute une série d'initiatives sociales comme le cercle d'ouvriers catholiques, les sociétés de secours mutuels confessionnels et les mutualités liées aux syndicats ouvriers catholiques (Fullana, 1994 : 115). Le premier cercle d'ouvriers catholiques fut inauguré à Palma en 1878, et fut rapidement suivi par toute une vague d'ouverture de cercles dans chacune des communes de l'île. Après la révolution de 1868, le mouvement ouvrier républicain avait donné lieu aux premières associations d'ouvriers. Mais il fallut attendre la première république pour voir apparaître une des expériences les plus réussies de ce mouvement, « La Unió Obrera Balear » (1881). Le mouvement ouvrier d'inspiration socialiste ne se développa que dans la dernière décennie du XIX^{ème} siècle (Santana i Morro, 2008 : 222) et l'anticléricalisme et la maçonnerie à Majorque allaient rester très résiduels (Fullana, 2004 : 131).

Ce fut donc une société bien encore en prise aux mains de l'Eglise que le voyageur rencontra à Majorque. Qu'il soit du début ou de la fin du siècle, ce thème n'en laissa aucun indifférent.

Certains voyageurs, les catholiques bien sûr, célébrèrent avec enthousiasme ce retour à l'âge d'or chrétien. Ce fut le cas du Grand Professeur aux facultés catholiques d'Angers, Paul Henry (Henry, 1884 : 2)³ ou de l'abbé Abdon Mathieu (Mathieu, 1887 : 209)⁴. Paul Henry fit l'éloge de ce peuple, demeuré fidèle à la foi et à la pratique des vertus

² « Al llarg del segle XIX l'Església mallorquina s'havia caracterizat pel reaccionarisme. Tot i que el clergat gaudia d'una formació teològica acceptable, no tenia sensibilitat social i estava més preocupat de combatre el liberalisme i exercir el control dels costums i de la moralitat pública. Així i tot, la qüestió social esdevingué un problema d'estat al darrer terç del segle XIX, provocat per la situació econòmica i política, així com pel desenvolupament d'un moviment obrer que esdevenia una amenaça per al poder establert. És en aquest context en què l'Església adopta tota una sèrie d'iniciatives socials per tal de fer front a una situació material, individual i col·lectiva. [Tout au long du XIX^{ème} siècle, l'Eglise majorquine s'était caractérisée par son attitude réactionnaire. Même si le clergé avait une formation théologique acceptable, il n'avait pas de sensibilité sociale et était plus préoccupé à combattre le libéralisme et exercer le contrôle sur les mœurs et la moralité publique. Malgré tout, la question sociale devint un problème d'état au derniers tiers du XIX^{ème} siècle, provoqué par la situation économique et politique, comme par le développement d'un mouvement ouvrier qui devenait une menace pour le pouvoir établi. C'est dans ce contexte que l'Eglise adopta toute une série d'initiatives sociales pour faire face à une situation matérielle, individuelle et collective.]» (Santana i Morro, 2008 : 224)

³ « Catholiques, nous repasserons la frontière pénétrés d'une vive sympathie pour les compatriotes de saint Dominique, de saint Ignace et de sainte Thérèse, [...] » (Henry, 1884 : 2)

⁴ « Et, si, comme on en avait fait courir le bruit, le pape Léon XIII, obligé d'abandonner Rome, avait choisi l'île de Majorque pour refuge et pour séjour, il aurait été vraiment inspiré du ciel dans le choix de sa retraite, en attendant des jours meilleurs : à l'envie tous les peuples de l'île, si franchement catholiques, malgré leurs opinions diverses, l'auraient porté en triomphe ; il se serait senti au milieu des siens, consolé, vénéré, adoré, comblé d'hommages, de respect et d'amour. » (Mathieu, 1887 : 209)

chrétiennes, qui observait le Décalogue et regretta que l'on voulût en changer les choses :

Une infernale campagne est organisée par la voie de la presse pour scandaliser ces âmes candides et pures. Dieu, heureusement, leur a suscité de vaillants défenseurs, pour leur faire comprendre, avec un poète populaire espagnol, l'incalculable valeur de ce merveilleux joyau de la foi, qui console de la perte de tous les autres biens et que trop souvent, hélas ! on ne recouvre plus, quand on l'a perdu. (Henry, 1884 : 79)

Mais la plupart, les voyageurs libéraux, allaient plutôt adopter une attitude réprobatrice devant l'attachement de l'insulaire à l'Eglise.

Dès le début du siècle, le grand nombre et la richesse des églises et des couvents à Palma surprirent les voyageurs. « Peu de villes contiennent autant d'églises que celle-ci. » (Brinckmann, 1852 : 312) s'exclamait Mme de Brinckmann, en 1850. Leur récit allait retranscrire systématiquement, de manière encyclopédique, le décompte exact des édifices religieux à Palma : que ce soit le consul Grasset de Saint-Sauveur, qui comptait une église métropolitaine, cinq paroisses, dix couvents d'hommes et onze de femmes en 1805, ou Jean-Joseph Bonaventure Laurens, qui donnait des chiffres similaires, en 1834, excepté pour ce qui est des monastères (huit au lieu de dix)⁵ (Laurens, 1945 : 81), ou encore Léon Roubière à la fin du siècle (Roubière, 1881 : 54)⁶. Certains allaient même jusqu'à en exagérer la quantité : trente-six églises ou chapelles pour Gaston Vuillier (Vuillier, 1982 : 9), une quarantaine pour Lucien Trotignon (Trotignon, 1895 : 234) ou n'hésitaient pas, au risque d'ennuyer leur lecteur, à se lancer dans l'énoncé d'une liste sans fin (Bernard, 1895 : 205). Cet excès d'églises leur provoqua même, parfois, un sentiment de saturation :

Les églises je m'y perds, tant il y en a. J'ai vu trop de saints chapés d'or et auréolés d'argent, trop de saintes en falbalas de satin bleu, trop de frontons coupés, en marbre, au-dessus des chapelles, trop de retables creusés et sculptés en caissons, trop de colonnades à enroulement de grappes de raisins. La piété espagnole surcharge, encombre, accumule, entasse, prodigue et le marbre et l'albâtre et les métaux et les dorures et les fouillis d'ornements et les personnages et les étoffes et les candélabres et les niches et ceci et cela, et encore et toujours. Je demande grâce. D'autant que la foi me manque. (Conte, 1895 : 109)

L'opulence des monastères déchaîna des sentiments d'indignation :

Le nombre des ecclésiastiques et des moines est considérable. Toutes les églises, tous les couvens [sic] sont richement dotés. Les moines surtout ont un fonds inépuisable dans la dévotion malentendue des fidèles. Leurs richesses, autant que leur peu de moralité, ont quelquefois attiré l'attention du gouvernement. (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 91)

En 1826, le voyageur parlait de 50.000 livres de rente pour le monastère des dominicains (Cambessèdes, 1826 : 24). Tous ces commentaires ne sont évidemment

⁵ Le couvent de Saint Dominique avait été détruit pendant la première vague de « désamortisation » dans les années 1820-1823 (Xamena Fiol, 1991 : 332).

⁶ En 1881, Léon Roubière parlait de six églises paroissiales « sans compter un nombre incalculable de chapelles et de communautés religieuses où les exercices du culte catholique sont régulièrement pratiqués » (Roubière, 1881 : 54) et de cinq couvents de femmes. Ces données étaient déjà présentes dans le guide Joane en 1859 (Germond de Lavigne, 1866 : 745).

présents que dans les textes viatiques antérieurs à la "désamortisation" de Mendizabal en 1835. La "désamortisation" des biens ecclésiastiques modifia la situation des couvents et des monastères dans l'île. Abandonnée, la chartreuse de Valldemossa, par exemple, finit par servir de maisons de campagne aux habitants de Palma qui venaient y passer l'été (Le Bihan, 2006 : 43)⁷. Si la "désamortisation" eut un effet physique sur les biens de l'Eglise, elle ne fut pas suivie à Majorque par un mouvement anticlérical au sein du peuple. Tout au contraire, à la fin du siècle, le voyageur rencontrait encore des églises bien fréquentées chaque matin par un défilé de dévotes « vêtues de couleurs sombres, munies de tout un bagage : livre de messe, chapelet et petit pliant destiné à remplacer les chaises absentes » (Trotignon, 1895 : 235). La noblesse continuait tout aussi entachée de cléricisme et participait assidûment à la vie religieuse. Au chambranle du portail des maisons aristocratiques était placardée une affiche, émanant de l'imprimerie de l'Évêché, publiant toutes les fêtes religieuses de la semaine. « Par ces affiches, les chefs du parti religieux se comptent et semblent jeter un défi au parti avancé. » (Roubière, 1881 : 43) écrivait ironiquement Léon Roubière.

Cette piété, incomprise par le voyageur libéral fut qualifiée de « fanatique » (Sand, 1971 : 1142, Trotignon, 1895 : 229). Ce fanatisme voulut être démontré au lecteur au moyen d'anecdotes ridiculisantes, qui s'apportaient comme preuve garante de la vérité (Linon-Chipon, 2001 : 193)⁸.

En donnant un « exemple » « dont l'authenticité [lui] a été garantie » (Cambessèdes, 1826 : 24), Jacques Cambessèdes montra à son lecteur, non sans ironie, l'influence des moines sur les nobles insulaires. Cette anecdote soulignait la stupidité d'une dévotion aveugle, qui n'était pas sans rapprocher le marquis majorquin du célèbre "Orgon" de Molière :

Le marquis d'A....., grand d'Espagne, habitant de Majorque, possédoit un tableau de Raphaël représentant une Vénus à demi nue. Un voyageur anglois lui en avoit offert 10,000 doures, qu'il avoit constamment refusés. Un moine vint un jour chez lui, vit ce tableau, et fit une verte réprimande au marquis. Celui-ci prit un pinceau, et couvrit sur-le-champ les nudités qui avoient offusqué le moine. [sic] (Cambessèdes, 1826 : 24)

Un fanatisme religieux aveugle mais aussi paradoxal et hypocrite. Gaston Vuillier fut indigné par l'hypocrisie de ces insulaires qui agissaient en toute barbarie d'un côté et accouraient à l'église de l'autre. Il ne comprenait pas comment après avoir assisté au « spectacle barbare » d'une corrida, la foule de gens qui quelques instants auparavant « enivrée à la vue du sang, gesticulait poussant des cris de fauves » en torturant un taureau, pouvait aller ensuite « dévotement s'agenouiller devant l'image du Dieu qui apprend à être bons et humains. » (Vuillier, 1982 : 9).

Cette dévotion se devait également farouche et effrayante, à l'image de la légende noire du catholicisme espagnol qu'avait élaborée le discours des Lumières (Montesquieu, Voltaire, Diderot), et qui était encore présente dans le discours anticlérical du XIX^{ème}

⁷ « C'est en 1842 que l'administration espagnole vendit la chartreuse, à l'exception de l'église, des chapelles, de la sacristie et de la salle capitulaire, à neuf Palmesans qui, réunissant chacun deux ou trois cellules, en firent des sortes de maisons de campagne pour y passer l'été. » (Le Bihan, 2006 : 43)

⁸ Voir le très intéressant article « Certificata loquor. Le rôle de l'anecdote dans les récits de voyage (1658-1722) » de Sophie Linon-Chipon dans *Roman et récit de voyage*, Textes réunis par Philippe Antoine et Marie-Christine Gomez-Géraud, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001.

siècle. Comme l'affirmait George Lecomte, en 1896, si la ferveur espagnole était moins rude, moins tragique alors, elle « devait encore, durant ces fêtes traditionnelles, revêtir son terrifiant appareil de jadis et restaurer le cérémonial des époques d'épouvante » (Benassar, 1998 : 1003). À la fin du siècle, le voyageur corroborait encore ces présupposés bien établis et les appliquait aux pratiques religieuses majorquines. Voulant illustrer « le catholicisme un peu farouche des Espagnols, leur dévotion fanatique, mêlée de terreur » (Trotignon, 1895 : 229), Lucien Trotignon décrivit le cortège d'un mort avec fort de détails tentant de transcrire le sinistre de cette scène :

[...] Au milieu de la gaieté populaire de ce dimanche, voici comme contraste un lugubre tableau : le cortège d'un mort qu'on mène au cimetière, à la nuit tombante. Un mort d'une certaine importance, cela se devine. Une vingtaine d'hommes noirs, porteurs de grosses lanternes, ouvrent la marche. Derrière le char funèbre tout simple, tout nu, sans couronnes ni fleurs, vient une longue procession de prêtres, le cierge en main. A la lueur tremblotante de tous ces feux la foule, qui accompagne se distingue confusément dans les ténèbres. Cette mise en scène est sinistre, faite pour épouvanter. (Trotignon, 1895 : 255)

Gaston Vuillier s'essaya aussi à une scène des plus lugubres dans sa description de la procession au cimetière de Pollença, à la Toussaint :

Une sorte de procession farouche faisait le tour du campo santo ; des femmes vêtues de noir passaient lentement, tête baissée, semblables à des spectres, psalmodiant un chant funèbre que les courtes et subites rafales du vent semblaient éloigner ou rapprocher tour à tour. De temps en temps la larmoyante psalmodie se taisait ; les femmes se prosternaient sur le sol, la face tournée vers la muraille. (Vuillier, 1982 : 44)

L'insistance sur la nudité et l'aridité du cimetière, sans couronnes, sans fleurs, sans pierres tombales, juste avec des murs divisés par des chiffres représentant les sépultures (Vuillier, 1982 : 44), permet également de démontrer l'austérité et l'ascétisme des coutumes religieuses des Majorquins.

Certains voyageurs ne purent s'empêcher de se référer à ce qui était devenu une « figure imposée » du voyage en Espagne, l'Inquisition. Si Grasset de Saint-Sauveur soulignait, en 1807, qu'elle n'était plus le tribunal effrayant que les écrivains ont transmis à la postérité mais une simple institution religieuse confiée « à des ecclésiastiques distingués par leurs vertus, leurs lumières et leur modération » (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 100), aux pouvoirs très réduits⁹, il s'attardait, cependant, plus loin, sur la retranscription d'une relation imprimée en 1755, qui glaça son sang et avait pour objectif de glacer celui de son lecteur (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 102-105). Cette institution fut abolie définitivement en 1820. En 1840, Laurens affirmait que les temps de la barbarie étaient loin (Laurens, 1945 : 83), pourtant George Sand, qui visita l'île six mois avant l'artiste, affirmait avoir vu un prêtre d'une paroisse de Palma, qui avait passé sept ans de sa vie dans les prisons de l'Inquisition (Sand, 1971 : 1103). Cette dernière, dans une

⁹ « L'inquisition, ce tribunal, jadis si terrible, ne peut pas même attenter à la liberté d'un citoyen, qu'au préalable, il n'y soit autorisé par le gouvernement, qui seul prononce sur la validité des motifs. Si un particulier appelle sur lui l'attention des inquisiteurs, par une conduite scandaleuse, ou par des propos irréligieux, cité au tribunal, il reçoit des avis charitables qui lui rappellent les devoirs d'un citoyen dans la société ; sa persévérance, son obstination dans ses erreurs, peuvent seules l'exposer à des peines, qui se réduisent ordinairement à quelques jours de retraite dans un couvent. » (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 100)

« licence poétique », voulut faire revivre au lecteur toutes les cruautés souffertes par ses victimes¹⁰, dans le couvent de Saint Dominique qu'elle nomme le « couvent de l'inquisition »¹¹. Après la romancière, ce thème tomba dans l'oubli et aucun voyageur postérieur ne mentionna ces horribles faits.

Pour emporter son lecteur dans une religiosité d'un autre temps, le voyageur se servit, de plus, des processions et des fêtes religieuses qui lui offraient de magnifiques tableaux médiévaux.

Les « tambours de la ville en accoutrement moyen âge, - casaque bleue, haut-de-chausse écarlate et casque sans visière,- » (Bernard, 1895 : 204) et ses « massiers en costume du vieux temps, rouge et noir galonné d'or » (Percher, *Journal des débats* du 3 juillet 1888) et les différentes confréries dont les pénitents de la Face Sanglante, portant des flambeaux et « vêtus à l'antique, une ceinture d'argent serrant leur robe noire » (Bernard, 1895 : 2004), de la procession du Corpus Christi allaient combler le voyageur en quête de pittoresque et d'exotisme. En participant aux processions, le visiteur se promettait « des débauches de "couleur locale" » (Hallays, 1895 : 330), qui pourraient alimenter son récit. Il arriva même que la procession fut la raison première du voyage, comme ce fut le cas pour le journaliste André Hallays, envoyé à Palma par le journal des Débats en 1891, pour informer sur la semaine sainte. S'il fut déçu par la grande messe de Palma qui ressemblait à toutes les grandes messes (Hallays, 1895 : 330), la procession et ses pénitents encapuchonnés, ses tambours aux « roulements funèbres » (Hallays, 1895 : 332), la piété extrême de sa foule silencieuse, remplit toutes ses attentes.

Certains voyageurs, cependant, au lieu de s'abandonner à cette pléthore de couleur locale, ne purent s'empêcher d'ironiser devant un tel étalage de vénération aux saints, représentés par des statues « revêtues comme des poupées de costumes mobiles d'un effet assez comique » (Percher, *Journal des débats* du 3 juillet 1888). L'exhibition violente d'une dévotion exaltée, attisée par des moines zélés, pendant la semaine sainte, fit sourire plus d'un voyageur :

Je me trouvois dans cette ville pendant la semaine-sainte ; je fus témoin des nombreuses processions que l'on y fait à cette époque, qui sont mêlées de scènes représentant les circonstances de la Passion. On se fait difficilement une idée du tumulte qui règne alors dans les églises : à peine entend-on la voix des prêtres qui chante dans le chœur. Des mannequins, représentant l'apôtre Judas, étoient suspendus à tous les carrefours ; quelques-uns portoient des écriteaux qui énuméroient les forfaits de ce traître. Je ne pus

¹⁰ « Jeune homme, dit le moine, ces fosses que tu vois, ce ne sont pas des puits, ce ne sont pas même des tombes ; ce sont des cachots de l'Inquisition. C'est là que, durant plusieurs siècles, ont péri lentement tous les hommes qui, soit coupables, soit innocents devant Dieu, soit dégradés par le vice, soit égarés par la fureur, soit inspirés par le génie et la vertu, ont osé avoir une pensée différente de celle de l'inquisition. » (Sand, 1971 : 1099)

¹¹ Adrien Le Bihan fait remarquer que le couvent des dominicains ne pouvait avoir appartenu à l'Inquisition, cette dernière étant un tribunal et non un ordre religieux qui se réunissait dans son palais de la *plaza Mayor* : « La confusion de George Sand, ou de ceux qui la renseignèrent, provient de ce que des dominicains figuraient parmi les inquisiteurs, que de terribles autodafés s'étaient tenus, au XVII^{ème} siècle, dans leur couvent, que les noms de certains condamnés de l'Inquisition, jusqu'à une date récente (nous y reviendrons), y avaient été exposés et qu'au XIII^{ème} siècle, c'est aux dominicains que le pape avait confié ce que l'on nomme l'Inquisition pontificale ou monastique. » (Le Bihan, 2006 : 40)

m'empêcher de rire en voyant qu'on l'accusait, entre autres crimes, d'être le chef des francs-maçons et des libéraux. Le samedi, le peuple s'empara de lui, on le fusilla, on le brûla, et on jeta ses cendres à la mer. Ces scènes sont d'ordinaire précédées du discours d'un moine qui excite la fureur de ceux qui l'écoutent en énumérant les forfaits de Judas. [sic] (Cambessèdes, 1826 : 25-26).

Le voyageur porta un regard froid et ironique sur tout cet élan religieux, qui le laissait complètement indifférent. Ces manifestations religieuses ne furent pour lui qu'un « bal masqué » (Hallays, 1895 : 331), une « pieuse mascarade » (Ibid., 1895 : 333) où les soldats étaient vêtus en « costume de tragédie » (Ibid., 1895 : 332). Ses descriptions ne purent éviter le ton burlesque.

Burlesque fut le tableau qu'André hallays fit de la fin de la procession de la semaine sainte, « une débandade fantastique » (Hallays, 1895 : 334) de tambours qui ne battent plus, de musiciens soufflant au hasard dans leurs instruments, de pénitents fourbus, le masque relevé, le cierge éteint, images saintes vacillantes sur les épaules, appuyés sur leur bâton ou leur échelle pour les aider à marcher, faisant des trous dans le cortège, les petits accrochés à la cordelière des grands, tous « clopint-clopant » (Ibid.)

Burlesque, encore, fut le portrait de l'évêque, pendant la procession de San Alonso Rodriguez, proposé par Gaston Vuillier : « gros, rouge, très gras, suant à grosses gouttes sous sa mitre d'argent » (Vuillier, 1982 : 9) ou celui de la statue de la Vierge avec son « énorme nimbe en cuivre doré trop large et mal rivé » oscillant à chaque pas des porteurs et faisant entendre un grincement métallique (Vuillier, 1982 : 9)¹².

Le regard du voyageur français ne pouvait adhérer à ses expansions de la foi religieuse d'un autre temps. Si les processions ne furent pour lui qu'une « étrange manifestation » (Vuillier, 1982 : 9), qui prêtaient à sourire, il en apprécia cependant l'exotisme et les délicieuses scènes de couleur locale qu'elles lui offraient. Les fêtes religieuses se prêtèrent aussi à de magnifiques tableaux pittoresques.

La fête de Sainte Catherine Thomas à Palma, dépeinte par l'abbé Abdon Mathieu, est une autre scène de genre, avec son premier plan et son second plan, qui nous décrit le Majorquin d'antan, d'un temps bien innocent où les saintes œuvraient de grands miracles. Cette scène va émouvoir au plus profond de son âme l'abbé Abdon Mathieu, tant que ses « yeux se baignassent de douces larmes » (Mathieu, 1887 : 212). C'est que le déploiement d'une telle innocente piété sur cette île ne pouvait qu'enchanter un religieux, qui s'affrontait chaque jour à une France de moins en moins pieuse :

Tous les ans la ville de Palma célèbre sa fête avec un enthousiasme indescriptible : une calvacade dont les hérauts, munis de flambeaux et brillamment vêtus de costumes antiques les plus étranges, marchent deux à deux au devant du char triomphal où se trouve, en compagnie d'autres jeunes filles, une tendre enfant représentant la petite paysanne Thomasette ; jusqu'à une heure avancée de la nuit ils parcourent ainsi les rues de la cité au son de la musique et en chantant le cantique populaire composé en son honneur : C'est à la fois simple, récréatif et vraiment touchant pour celui qui possède le précieux trésor de la foi chrétienne. (Mathieu, 1887 : 211-212)

¹² Cet artiste fut aussi très amusé par l'air de componction des « belles et coquettes Majorquines, le rosaire aux doigts » se signant dévotement devant la statue de San Alonso alors qu'il les voyait « aussitôt jeter à la dérobée des regards brûlants aux jeunes hommes qui les entourent » (Vuillier, 1982 : 9).

« Simple » et « récréatif », c'est ainsi que le prêtre caractérisait cette fête. Marius Bernard en donna pourtant une vision beaucoup plus solennelle et grandiose :

Les *atabalès* et les *añafilès* – les tambours et les trompettes mauresques – jouent des marches très solennelles. Les massiers dont la robe noire s'ouvre pour laisser voir les armes peintes sur leur corselet, marchent devant l'*Ayuntamiento*. Les pénitents de la Face Sanglante portent des flambeaux, vêtus à l'antique, une ceinture d'argent serrant leur robe noire. Les congrégations élèvent leurs bannières et leurs croix enguirlandées de *lledanias*, - de fleurs de cire. Le char triomphal de Catalina Tomas passe, escorté de fantassins ... Et sous son dais de pourpre, au chant de *Pange lingua*, l'évêque chamarré élève l'ostensoir. (Bernard, 1895 : 204-205)

Le tableau insolite de la fête de Saint-Antoine, avec son mélange de profane et de sacré, caractéristique des peuples peu civilisés, délecta le voyageur romantique. L'image primitive qu'il prodiguait de l'habitant comblait la quête d'exotisme du voyageur et de son lecteur :

Le jour de mon arrivée on célébrait dans ce village la fête de saint Antoine, patron de Majorque [sic]. Un prêtre était établi sous le perron de la maison commune, et aspergeait d'eau bénite la longue procession de porcs et de mulets qui défilait devant une statue du saint. Des paysans masqués en l'honneur du carnaval conduisaient ces animaux, et au moment de la bénédiction, ils déposaient leur offrande à l'image du saint, sur un plat d'argent que tenait un jeune clerc. (Dembowski, 1841 : 300)

Car c'est bien l'exotisme et toujours l'exotisme que le voyageur du dix-neuvième siècle recherchait dans sa rencontre avec l'ailleurs. Tout comme écrivait Daniel-Henri Pageaux à propos de l'Espagne du romantisme à la 'belle époque' dans un de ses *Trente essais de littérature générale et comparée*, nous pourrions dire à propos de Majorque :

Ainsi donc [Majorque] vers laquelle se ruent les touristes a bien une fonction : faire oublier le présent, un certain présent décevant, fait de modernisme encore mal accepté, fait de menaces, celles venues du Nord. Si [Majorque] est une terre de couleur locale, elle a pour rôle de faire "rêver", de faire oublier. L'exotisme est [...] la vision du monde de ceux qui, à la suite des Romantiques, de leur spleen, de leur "mal du siècle", refusent de voir le monde moderne, tournent le dos au monde moderne, à un progrès jugé effrayant. Et c'est la "couleur locale" d'un décor, d'une femme, d'une rue qui permet cette fuite dans le temps et dans l'espace qui a nom exotisme. La fuite de ceux qui, en n'acceptant pas le temps présent, ont du mal à s'accepter eux-mêmes. (Pageaux, 2003 : 59-60)

Références bibliographiques

Bennassar, Bartolomé & Bennassar, Lucile (1998) *Le voyage en Espagne*, Paris : Robert Laffont.

Bernard, Marius (1895) *Autour de la Méditerranée, Les côtes latines, L'Espagne (De Tanger à Port-Vendres)*, vol. 1, Paris : Henri Laurens.

Brinckmann, Joséphine de (1852) *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850, par Mme de Brinckmann née Dupont-Delporte*, Paris : Chez Frank libraire-éditeur.

Cambessèdes, Jacques (1826) « Excursions dans les Îles Baléares », *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, volume 30, Paris : J. Smith, p. 5-37.

Conte, Édouard (1895) *Espagne et Provence – Impressions –*, Paris : Calmann Lévy.

Dembowski, Charles, (1841) *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile : 1838-1840*, Paris : Charles Gosselin.

Fullana i Puigserver, Pere (2008) « La Societat » in Ernest Belenguer (dir.), *Història de les Illes Balears*, Volum III « Del segle XVIII Borbònic a la complexa contemporaneïtat » dirigé par Miquel Duran i Antoni Marimón, Barcelona : Edicions 62, p. 117-131.

Germond de Lavigne, Léopold Alfred Gabriel (1866) *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal*, Paris : Librairie L. Hachette et Cie.

Grasset de Saint-Sauveur, André (1807) *Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses ; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805*, Paris : L. Haussmann.

Hallays, André (1899) « Majorque », *En flânant. Les idées, les faits et les œuvres*, Paris : Pavillon de Hanovre, p. 327-339.

Ibid., « Souvenirs de Majorque. », *En flânant. Les idées, les faits et les œuvres*, Paris : Pavillon de Hanovre, p. 339-343.

Henry, Paul (1884) *Un mois en Espagne*, Angers : Germain et G. Grassin.

Laurens, Jean-Joseph Bonaventure (1945) *Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839, ornés de cinquante-cinq planches lithographiés par J.B. Laurens*, Nouvelle édition avec une préface de Juan Ramis d'Ayreflor, Palma : Editorial Moll.

Le Bihan, Adrien (2006) *George Sand, Chopin et le crime de la chartreuse*, Espelette : Cherche-bruit.

Linon-Chipon, Sophie ; Magri-Mourgues, Véronique & Moussa, Sarga (1998) *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*, Nice : Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, CRLV.

Mathieu, Abdon (1887) *L'Espagne, Lettres d'un Français à un ami, par l'abbé A. Mathieu, avec dessins de M. Vincent Lavernia, gravures de M. Laporta*, Madrid : Imprimerie de Henri Rubiños.

Pageaux, Daniel-Henri (2003) *Trente essais de littérature générale et comparée ou la Corne d'Amalthée*, Paris : L'harmattan.

Percher, Jules Hippolyte (1888) « À Majorque, Signé Harry Alis », *Journal des débats politiques et littéraires* des 5, 11,13 juin, 3 juillet et 19 août 1888.

Rémond, René (1974) *Le XIX^{ème} siècle, 1815-1914*, Paris : Editions du Seuil.

Roubière, Léon (1881) *Palma (îles Baléares). Impressions et souvenirs d'un excursionniste*, Alger : impr. de Cheniaux-Franville.

Sand, George (1971) *Un hiver à Majorque*, in George Lubin (éd.), *Œuvres autobiographiques II*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard, p. 1033-1177.

Santana i Morro, Manel (2008) « Les transformacions socials », in Ernest Belenguer (dir.), *Història de les Illes Balears*, Volum III « Del segle XVIII Borbònic a la complexa contemporaneïtat » dirigé par Miquel Duran i Antoni Marimón, Barcelona : Edicions 62, p. 213-230.

Trotignon, Lucien (1895) *En Méditerranée (notes et impressions), Sicile-Corse, Malte-Corfou, Les Baléares*, Paris : E. Dentu.

Vuillier, Gaston (1982) *Voyage aux îles Baléares, Les Baléares vues en 1888*, Paris : Les Editions Errances.

Xamena Fiol, Pere (1991) *Història de Mallorca*, Palma de Mallorca: Editorial Moll.